

ROMANS  
ADD

MARION ACHARD

TOULOUSE

# TOUT SEULS

“Et Malo grandit d’un coup. Il com-

prit que sa tête de mule de frangine n’avait que dix ans. Il comprit aussi qu’elle n’avait jamais eu de mère et n’avait pas comme lui ce souvenir précieux et fragile qui lui donnait sa force – et parfois sa révolte. Il comprit surtout qu’elle n’avait plus que lui pour veiller sur elle et qu’il n’avait pas le droit de se tromper.”

Un accident et la peur de la séparation les ont mis sur la route. En fuite, en cavale. La route est longue, ils le savent, vers le Sud et leur mère. Malo et Siloa marchent côte à côte. Tout seuls, mais ensemble.





*Merci à Caroline et Salomé.*

*ACTES SUD* JUNIOR

MARION ACHARD

# TOUT SEULS



*Pour Shemi, Maéla et Léia.*





# 1

À LA RÉFLEXION, SE DIT MALO, il devrait faire demi-tour et aller voir.

À la réflexion, il devrait faire demi-tour.

Et aller voir.

Il marchait vite, plié en deux par de violentes crampes, cherchant son souffle sous le soleil d'été.

Il regarda autour de lui. Les arbres devenaient flous et il se demanda si la violence du choc avait endommagé ses yeux. Il cligna des paupières et retrouva la vue tandis que les larmes roulaient sur ses joues. D'un coup de langue, il les avala. Elles avaient le goût de sel et de sang.

Aller voir.

Savoir.

Il hésita, tenté, puis la panique le submergea à la pensée de la voiture écrasée sur le bas-côté et il reprit sa marche saccadée.

Que fallait-il faire ? Son cerveau fonctionnait à toute vitesse.

Qu'est-ce qu'il pouvait faire ?

Que fait-on à treize ans dans ces circonstances ?

Il revit le visage inerte de son père reposant contre le volant et secoua la tête.

Il n'aurait pas dû fuir, naturellement ! Il aurait dû s'asseoir sur le bord de la route et attendre que les secours arrivent et qu'ils réfléchissent à sa place.

Mais fuir... certainement pas !

Et plus ses réflexions le poussaient à revenir sur ses pas, plus ses tenns l'emmenaient loin, le plus loin possible de cette vision macabre.

“Siloa, pensa Malo. Il faut que j'aille chercher Siloa.”

Au loin, une sirène de pompiers l'avertit que les secours arrivaient. Il se mit à courir, doucement, essayant de contrôler cette angoisse sourde et profonde qui lui disait d'abandonner toute résistance, de s'écrouler sur le bord du chemin et de pleurer toute sa douleur et sa peur.

Courir lui fit du bien. Il se redressa doucement et se concentra sur ses foulées. Il entendait son cœur résonner et son corps vibrer quand ses pieds frappaient le sol.

La pensée d'aller chercher sa sœur lui redonna du courage.

Peut-être n'était-ce pas si grave, après tout...

Malo tourna à gauche. Son souffle était court, mais il ne s'arrêta pas, de crainte d'arriver trop tard. Trop tard pour faire comme si tout était normal, comme si son père les attendait dans la voiture, que le moteur tournait et qu'il fallait se dépêcher.

Il n'aurait aucun problème pour la récupérer.

Le grand bâtiment en pierres blanches se dessina devant lui. C'était une ancienne abbaye, transformée en école de musique le temps de l'été. Leur père avait tenu à inscrire Siloa dans ce lieu majestueux, parce que les professeurs étaient renommés.

Il monta en courant les quatre marches du grand perron et vit son reflet dans la vitre du bureau d'accueil. Le choc l'arrêta dans son élan. Il regarda une longue seconde l'image qu'il renvoyait. Son visage était sale, plein de terre, de sang et de larmes. Ses vêtements étaient tachés et une manche de sa chemise était déchirée tout du long. Il s'échappa vers les lavabos de l'établissement.

Les toilettes donnaient sur la cour centrale, un petit patio arboré que les parents empruntaient pour aller chercher leurs enfants. Les premières mamans arrivaient déjà.

Il s'engouffra sous l'arche en pierre et s'effondra contre une vasque.

D'un coup, il eut envie de vomir. Appuyé sur la céramique froide, il laissa un sanglot éclater, bruyant, salivateur. Puis il enfonça la poignée noire et l'eau jaillit.

Malo enleva sa chemise sale, ne gardant que son tee-shirt. La tenue était un peu négligée, mais il éveillerait moins les soupçons. Et de toute façon, il n'avait pas le choix. Déjà, il entendait d'autres parents arriver. Il frotta encore une fois son visage et essuya les coulées grises le long de son cou. Il jeta un dernier regard au miroir et se passa la main dans les cheveux.

En sortant des toilettes, il se débarrassa de sa chemise dans une poubelle.

Siloa surgit de la classe, sacoche et violon à la main. Mme Bernard, la directrice, la suivit sur le palier de la porte et fit signe à Malo de s'approcher.

— Bonjour, Malo.

Il ouvrit la bouche pour répondre mais sa voix se coïça et il se rendit compte qu'aucun son n'était sorti de sa gorge depuis qu'il avait dit à son père... Quoi déjà ? Il chercha vaguement à se souvenir des derniers mots échangés puis il se ressaisit et adressa à la directrice un sourire contrit en guise de salut.

— Je voulais que tu fasses passer un message à ton papa : Siloa sera soliste pour le concert de jeudi et si elle peut rester demain après le solfège, je voudrais...

Son regard se figea et elle fixa le bras de Malo.

— Mais tu saignes ?

Leurs regards convergèrent vers la plaie et Malo improvisa :

— Je suis tombé de vélo en venant, ce n'est rien, j'ai même plus mal.

— Viens à l'infirmerie, on va te...

— Non ! Merci...

Il chercha désespérément les mots pour abrégier la conversation poliment et partir au plus vite. Il devait parler à Siloa, mais avant cela, réfléchir, et encore avant, partir.

— Papa nous attend dans la voiture et il faut qu'on se dépêche. Je lui dirai pour demain, pas de problème...

Mme Bernard avait pris un air soupçonneux et fronça les sourcils. Elle dévisagea Malo :

— Mais tu es venu en vélo ou en voiture ?

Malo paniqua. Apprendre à mentir. Il ne savait pas encore ce qu'il allait faire en quittant le bâtiment mais il se promit intérieurement d'apprendre à mentir avant la fin de la journée.

Son hésitation acheva de semer le doute chez la directrice qui ouvrit la bouche, quand la mère de Jane arriva, à grands pas. Elle semblait bouleversée. Sa jupe cintrée l'empêchait de faire des enjambées aussi rapides qu'elle le voulait et ses genoux se cognaient au tissu imprimé, lui donnant une démarche étrange. Malo profita de la diversion pour tendre la main à sa sœur qui chargea sa sacoche sur son dos, prit son violon et lui tendit la sienne.

Avant même d'être arrivée à portée de voix de Mme Bernard, la mère affolée expliqua, à toute vitesse :

— ... un accident... Au carrefour, juste à l'entrée du petit bois. Les pompiers sont sur place, on n'a rien pu savoir. Il n'y a qu'une voiture apparemment ! C'est incroyable qu'on puisse sortir de la route comme ça. La tôle était toute pliée. Elle était sur le toit. Ça a dû être violent parce que...

La nouvelle était suffisamment importante pour qu'on oublie Malo. Il tira sa sœur pour la mettre en marche. Fuir, ils devaient tous les deux fuir. Le crâne de Malo bourdonnait et son cerveau enfiévré lui criait d'avoir une idée lumineuse. Il s'éloigna d'un pas rapide, entendant encore quelques mots.

— ... Un homme, je n'ai pas vu s'il vivait, mais il ne bougeait plus. Je ne voulais pas jouer les curieuses, mais bon, je voulais voir si je connaissais, et puis la police faisait déjà circuler alors...

Malo était trop loin pour entendre la suite. Ses oreilles sifflaient. Avant de repasser sous la lourde porte de pierre et quitter la fraîcheur du patio, il jeta un dernier coup d'œil à la directrice. Bien droite devant sa classe, elle le regardait d'un air songeur et semblait n'écouter la bavarde que distraitement. Il soutint son regard quelques secondes puis, comme prise d'inspiration, elle fit demi-tour et s'engouffra dans la classe à toute vitesse.

— Viens, Siloa, cours !

— Mais tu n'es pas venu en vélo ?

— Cours, je t'expliquerai.

Il lui prit le violon des mains et se remit à courir. Docile, elle aligna son pas sur le sien, accrochant ses deux mains dans les lanières de sa sacoche.

## 2

ILS S'ÉTAIENT TOUS LES DEUX ASSIS dans l'herbe au bord du canal, derrière un bosquet, à l'abri des regards. Malo s'était une nouvelle fois nettoyé les mains et le bras puis, allongé sur le ventre, il avait plongé son visage dans l'eau. Il avait vaguement espéré que la fraîcheur lui donne un déclic mais rien ne vint. Il se retourna sur le dos, ferma les yeux et laissa ses derniers tremblements s'estomper.

— Malo ?

La voix de Siloa trahissait son inquiétude. Jusquelà, elle avait tout accepté, courir, attendre, ne pas poser de questions, le laisser réfléchir.

Maintenant elle voulait savoir.

— Attends, il faut que je réfléchisse.

Réfléchir, il ne faisait que ça. Sans trêve, sans paix... sans réponse non plus. Chaque question en amenait d'autres, puis d'autres encore.

Qu'allait-on faire d'eux ? La première idée qui lui vint à l'esprit était un placement. Il avait vu un film un jour sur une famille de sept enfants, tous placés



ou adoptés. En tout cas, personne ne les laisserait habiter chez eux tout seuls. Pourtant ils pouvaient probablement le faire : rester dans la maison, se préparer les repas et aller à l'école. Mais en attendant quoi ?

Il fallait avant tout savoir. Savoir comment leur père allait, savoir s'il vivait. Et ensuite agir.

— Malo ?

— On a eu un accident, sur la route de l'école. Les pompiers sont venus, ils ont emmené papa, alors je suis venu te chercher.

Ce n'était qu'un demi-mensonge. Il était déjà parti la chercher lorsque les pompiers étaient arrivés. Ou même, pour être tout à fait exact, il était d'abord parti, après il avait pensé à aller la chercher et là les pompiers étaient venus.

La voix de Siloa le tira une nouvelle fois de sa réflexion :

— La maman... la maman de Jane...

Elle se leva d'un coup, blanche, les yeux écarquillés. Le visage défait de Malo lui confirma ses craintes. Elle resta debout, sans bouger, puis il acquiesça :

— Elle parlait de notre voiture.

Tout doucement Siloa saisit la poignée du boîtier de son violon posé à ses pieds. Tant de douceur ébranla Malo. Elle murmura :

— Il faut aller le voir.

Elle avait déjà repris le visage têtue que son frère connaissait si bien. Depuis dix ans, c'est l'adjectif qui la caractérisait le mieux : têtue. Et douée.

Elle ajouta :

— Tout de suite !

Pas de larmes, pas de plaintes. Juste une requête.  
Elle voulait savoir.

Lui non.

— On ne peut pas, souffla-t-il.

— Ce qu'on ne peut pas, c'est le laisser tomber.

— Ce que je veux dire, c'est qu'on ne peut pas, car s'il va mal, on ne sait pas ce qu'ils vont faire de nous.

— Ce qu'on ne sait pas, c'est s'il va mal. Hein ? Tu le sais, toi ?

Malo hésita. Il savait bien au fond de lui. Une sourde certitude au souvenir du pare-brise étoilé. Mais il laissa tomber :

— Non, je ne sais pas.

Silva se mettait déjà en route.

— Attends. Attends, il faut que je réfléchisse. Encore un peu.

À sa grande surprise, sa petite sœur posa ses bagages et se rassit.

Elle attendit sans un mot, les yeux perdus dans l'eau. Un papillon virevoltait juste au-dessus de la surface limpide et plus Silva admirait sa légèreté, plus elle sentait son corps devenir lourd. Un silence pesant s'était installé, mais elle n'osait pas le briser. Elle n'osait même plus tourner la tête pour regarder son frère, allongé sur l'herbe une main sur ses yeux. Pourtant elle aurait voulu parler avec lui. Dire des choses, n'importe quoi. Retourner voir la maîtresse et pleurer dans ses bras.

Se laisser aller...

À quoi donc Malo pouvait-il bien réfléchir ?

Ils auraient pu retourner à la maison et attendre les nouvelles là-bas. Ou encore... encore quoi ? L'hôpital, l'école de musique ou la maison, il n'y avait pas beaucoup de solutions.

Le soleil était encore là, commençant à jouer avec les ombres, mais Siloa savait que le temps passait. Quelle heure pouvait-il être ? Elle se tourna vers Malo pour regarder sur sa montre.

Vingt heures. Déjà trois heures qu'elle était sortie du cours de musique. Et si l'hôpital fermait ? S'il était trop tard pour y aller ? Elle s'approcha de son frère et le secoua doucement. Une petite brise jouait avec ses cheveux bruns contre sa joue griffée. Il dormait.

Elle ouvrit sa sacoche, sortit un stylo de sa trousse et une feuille pour écrire quelques mots. "Je suis partie téléphoner, je reviens." Elle posa la feuille sur le ventre de Malo puis, sentant le vent, elle posa doucement une pierre dessus.

Dans la poche de son étui à violon, elle prit de l'argent et quitta leur cachette.

En quelques minutes, Siloa rejoignit la route aux abords de la ville et entra dans un bar-tabac. Elle observa la vaste pièce, les journaux sur le tourniquet métallique, les dizaines de paquets de cigarettes impeccablement rangés derrière une jeune femme, l'homme derrière le bar, un autre accoudé au comptoir. Elle décida de s'adresser à la femme et avança vers la caisse, bien déterminée à ne pas laisser voir son hésitation :

— Vous avez des cartes de téléphone ?

La jeune femme sortit une carte de son tiroir-caisse, emballée dans un plastique. Elle la posa devant elle.

— Sept euros cinquante.

— J'ai pas autant.

— Dans ce cas...

Elle reprit la carte qui partit rejoindre les autres au fond du tiroir. Siloa précisa :

— C'est juste pour un appel.

Comme elle n'obtenait pas de réponse, Siloa insista :

— S'il vous plaît, j'en ai vraiment besoin.

De son pouce, la femme désigna l'homme qui servait une bière, à quelques pas de là.

— Demande-lui son portable.

Siloa s'avança, la main serrée sur son argent.

— Bonjour, souffla-t-elle.

L'homme posa le verre mousseux sur un sous-bock et glissa un œil sur elle.

— Hum ? répondit-il.

— La dame m'a dit de vous demander votre portable. C'est pour un appel.

Il darda un regard sur la femme derrière la caisse, soupira et sortit le téléphone de sa poche. Il le tendit à Siloa :

— Pas pendant une heure, hein !

— Promis. Vous connaissez le numéro de l'hôpital ?

C'était risqué, mais elle n'avait pas le choix, et l'homme en face d'elle parut s'en fiche complètement. Il sortit un annuaire et le posa devant elle.

— Cherche dans les pages jaunes. Tu sais lire au moins ?

Siloa se redressa, vexée, et lui jeta un regard noir. L'homme rigola et retourna à son client. Siloa regarda

l'annuaire et conclut que les pages jaunes devaient être celles dont le papier était teint en jaune. Ses yeux parcoururent le registre, les villes, les fonctions. L'homme regardait de temps en temps dans sa direction, paraissant s'amuser de la situation.

Elle hésita puis repéra dans un encadré le numéro des pompiers. Elle composa le 18. De l'autre côté, quelqu'un décrocha.

— Service d'intervention et de secours, je vous écoute.

— Bonjour... je voudrais des nouvelles du monsieur qui a eu un accident de voiture tout à l'heure.

— Pardon ?

— Je voulais avoir de ses nouvelles. Un monsieur... monsieur Fréjart, se lança-t-elle.

Il y eut une petite pause à l'autre bout de la ligne, puis la voix répondit :

— Il a été directement transféré à l'hôpital de Dijon.

— Et... Elle hésita le temps de trouver les mots qui lui manquaient. Et à quel endroit ?

— Aux urgences.

Elle raccrocha. À Dijon... Siloa savait que la nouvelle n'avait rien de rassurant. On ne transporte pas quelqu'un qui va bien dans un grand hôpital ! Il fallait qu'elle appelle, mais il fallait d'abord qu'elle trouve quoi dire et comment le dire. L'hôpital de Dijon était un gros établissement. Il devait y avoir des tas de bâtiments et des tas de personnes qui ne savaient pas ce qu'était devenu son père. Elle trouva enfin une liste de numéros correspondant à l'hôpital et composa le numéro des urgences.

— Les urgences, bonjour !

— Bonjour, madame, j'appelais pour prendre des nouvelles de M. Fréjart.

Un long silence se fit au bout du fil puis la femme trancha :

— On ne peut pas donner de nouvelles par téléphone. Qui le demande ? Vous êtes de la famille ?

La panique envahit Siloa, mais elle prit le risque de répondre :

— Sa fille.

— Sa fille ?

Siloa entendit un brouhaha derrière la femme.

— Où es-tu ? Tout le monde te cherche ! Il faut que vous veniez avec ton frère, immédiatement ! Présente-toi au commissariat avec lui. Il est avec toi ? Les pompiers pensent qu'il devait être dans la voiture. Il était dans la voiture, non ? Il faut qu'il vienne aux urgences, tu m'entends ? Alors allez au commissariat et ils vous amèneront ici.

Siloa n'avait pas le temps de répondre. La voix impérieuse de la femme et son insistance la firent paniquer. Elle serra le téléphone de plus en plus fort, prête à le lâcher pour s'enfuir à toutes jambes.

— Il se peut que ton frère soit blessé. Tu m'entends ? Petite, tu m'entends ?

— Oui, souffla-t-elle.

— Tu comprends, s'il a eu un choc à la tête par exemple, il peut croire que tout va bien, mais ça peut être très grave. Il faut que vous veniez en consultation, et il faut qu'il parle à la police...

— Madame... est-ce qu'il est mort ?

— Qui ?

— Mon père.

— Non. Non, il n'est pas mort.

Elle n'en dirait pas plus, ça semblait évident. Sa voix était de nouveau sévère :

— Où êtes-vous ? Il y a un agent de police ici, il peut venir vous...

Siloa raccrocha. D'un coup sec. Elle s'approcha de l'homme et lui tendit le téléphone et son argent.

— Pas la peine, va.

Elle sortit du bar-tabac doucement. Il n'était pas mort. Le soulagement n'était pas grand finalement. Au fond d'elle, elle l'avait toujours su. Mais elle espérait en apprendre plus. Peut-être aurait-elle dû insister, promettre de venir en échange d'informations au téléphone ? Et puis elle se figea. Qu'avait dit la femme aussi ? Que Malo était peut-être blessé ? Elle n'avait même pas pensé à demander à son frère comment il allait, lui.

Elle se remémora une plaquette qu'elle avait lue à l'école, concernant le port du casque à vélo et les risques des coups sur la tête. Si un hématome se formait, on pouvait se sentir mal et s'évanouir. Ils appelaient cela un traumatisme crânien. Elle se souvenait à présent. Elle pensa à son frère allongé dans l'herbe. Dormait-il vraiment ? Dort-on quand on a eu un accident et que son père est à l'hôpital ?

Soudain, elle comprit qu'elle avait eu tort. Tort de ne pas le réveiller, de ne pas donner son signalement à la police. Elle s'apprêtait à retourner dans le bar, mais l'angoisse la submergea et elle s'élança sur la route puis sur le chemin.

Elle sauta dans les buissons, s'écorcha le bras sur un épineux et déboula sur le chemin de halage.

Malo était là, debout, son papier à la main, furieux.

Elle se laissa tomber par terre pour retrouver son souffle. Elle était si soulagée qu'elle était prête à affronter n'importe quelle fureur.

Ils s'assirent tous les deux côte à côte et Siloa raconta à son frère ce qu'elle avait appris. Leur père n'était pas mort, il était hospitalisé à Dijon et la police les attendait. Elle parla aussi du traumatisme crânien, observant son frère à la dérobée. Il lui affirma qu'il se sentait bien, qu'il allait bien. Ses seules blessures, il se les était faites en s'extrayant de la voiture. L'espace à l'arrière était trop petit et il s'était coupé contre la tôle en se glissant hors du véhicule, puis griffé en remontant le fossé où il était tombé deux fois avant d'atteindre le bitume. Il se garda de dire que sa poitrine lui faisait mal.

Leur séparation de quelques minutes leur avait fait peur et ils se promirent de rester ensemble quoi qu'il arrive.

Quand la nuit commença à tomber, Malo songea à allumer un feu, mais il n'avait rien pour le faire. Il pensa aller au bar-tabac où il aurait pu acheter quelque chose à manger, mais il avait peur de se faire remarquer. Tant pis pour le feu. Il regarda sa sœur. Sa silhouette se découpait dans une tache de lune. Elle avait détaché ses cheveux et ils encadraient son visage fin. Elle avait les yeux si tristes...

Malo tenta :

— Siloa... on pourrait dire qu'il y a un feu !



Comme quand ils étaient petits. On pourrait dire qu'on est dans un château, on pourrait dire que je suis un chevalier, on pourrait dire...

— Oui, répondit-elle gravement, on pourrait dire que tout va bien.

Siloa s'endormit contre la cuisse de Malo et Malo attendit de longues heures en contemplant la nuit. Toute la violence qui l'avait habité pendant des heures avait disparu. Leur père n'était pas mort. Probablement pas bien, mais pas mort. Il leur restait quelqu'un.

Malo respira et sentit l'air humide. Il pouvait relâcher la pression, laisser la torpeur l'envahir, attendre le lendemain matin pour aller à l'hôpital. Aller le voir et au pire passer quelques jours dans un foyer en attendant qu'il se remette.

Il tâta sa poitrine dans le noir, là où il avait mal, et s'allongea en prenant bien soin de ne pas bouger la jambe sur laquelle sa sœur reposait. Il fit glisser la sacoche sous sa tête en guise d'oreiller et essaya de repérer les constellations qu'il connaissait. Là, la Grande Ourse, et là, un bout de la Petite Ourse que les branches des arbres dissimulaient à moitié.

Il observa, scruta, chercha, jusqu'à ce que les étoiles se brouillent et que ses yeux brûlants se ferment, incapables de les contempler plus longtemps. Au moment de glisser dans le sommeil, il sentit la chaleur des larmes rouler sur ses joues.